



Myriam Tangi, est née, vit et travaille à Paris en tant que peintre, photographe et poète.

Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en dessin, elle a reçu de nombreux prix en peinture dont celui de la Fondation de la Vocation, la Médaille de Bronze de la Ville de Paris, les prix des Fondations Taylor et Charles Oulmont, une bourse de la Fondation Renée et Léon Baumann, et le 1er Prix WIZO.

Le titre générique de son travail pictural actuel est « Du Corps au Signe ». Comme en peinture, son travail photographique consiste en séries dans lesquelles elle explore divers aspects de son identité juive, de femme et d'artiste : « Mehitza », « Moi, Mona Lisa », « Voyage aux Confins de l'Ile de France ».

La poésie lui permet d'explorer une autre source de créativité. Elle a publié trois recueils, dont le premier « Le ciel en désordre » a reçu un prix de l'Académie française, « Encre nocturne, mille et une » et « Corps de mémoire » composé de poèmes et d'aquarelles.

Myriam Tangi a créé le premier Café Ecriture dans un café à Paris : « Jouer à écrire pour s'écrire », et anime des ateliers d'écriture ludique sous des formes diverses.

«... Longtemps, ce travail est resté dans mes tiroirs. Les premières photographies à l'origine de ce projet remontent à 1985 : dans une synagogue ukrainienne, le balcon dévolu aux femmes offre une vue panoramique sur les fresques et sur la *bima*, l'estrade où on lit la Torah ; au Maroc, une *mehitza* (cloison) en pierre attire mon regard par ses arabesques et par la vision unique qu'elle offre, celle de fragments de corps d'hommes se découpant par les couvertures.



Ukraine, lecture hebdomadaire

En 2003, revoyant mes anciennes planches-contacts, je réalise qu'un certain nombre de ces photos ont en commun l'emplacement d'où elles ont été prises : celui réservé aux femmes dans la synagogue. Ces images, qui mettent en évidence une distance particulière, suscitant en moi un questionnement. Pourquoi, en tant que femme, ne puis-je voir qu'une partie du rituel ? Pourquoi n'en aperçois-je que des détails insignifiants ?



Paris, Bar Mitsva

Je décide alors d'explorer ce point de vue, avec un projet intitulé « MEHITZA. Ce que femme voit » Ce projet a été exposé au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris pendant un an. Le terme de *mehitza* est le cœur du projet. Je cherche à comprendre, à clarifier le contraste entre deux visions – celle issue de mon expérience et celle de mon appareil photo – tout en tenant un journal de campagne, qui se poursuit encore.

Afin de prolonger ces premières explorations, je me rends plus assidûment aux fêtes et aux cérémonies, découvrant çà et là des visions nées de la présence de voiles et d'autres cloisons plus ou moins opaques. Puis, peu à peu, en quête d'images nouvelles, j'explore d'autres rituels, me rendant aux prières du matin et fréquentant davantage les communautés traditionnelles, qui disposent toutes de *mehitza*.



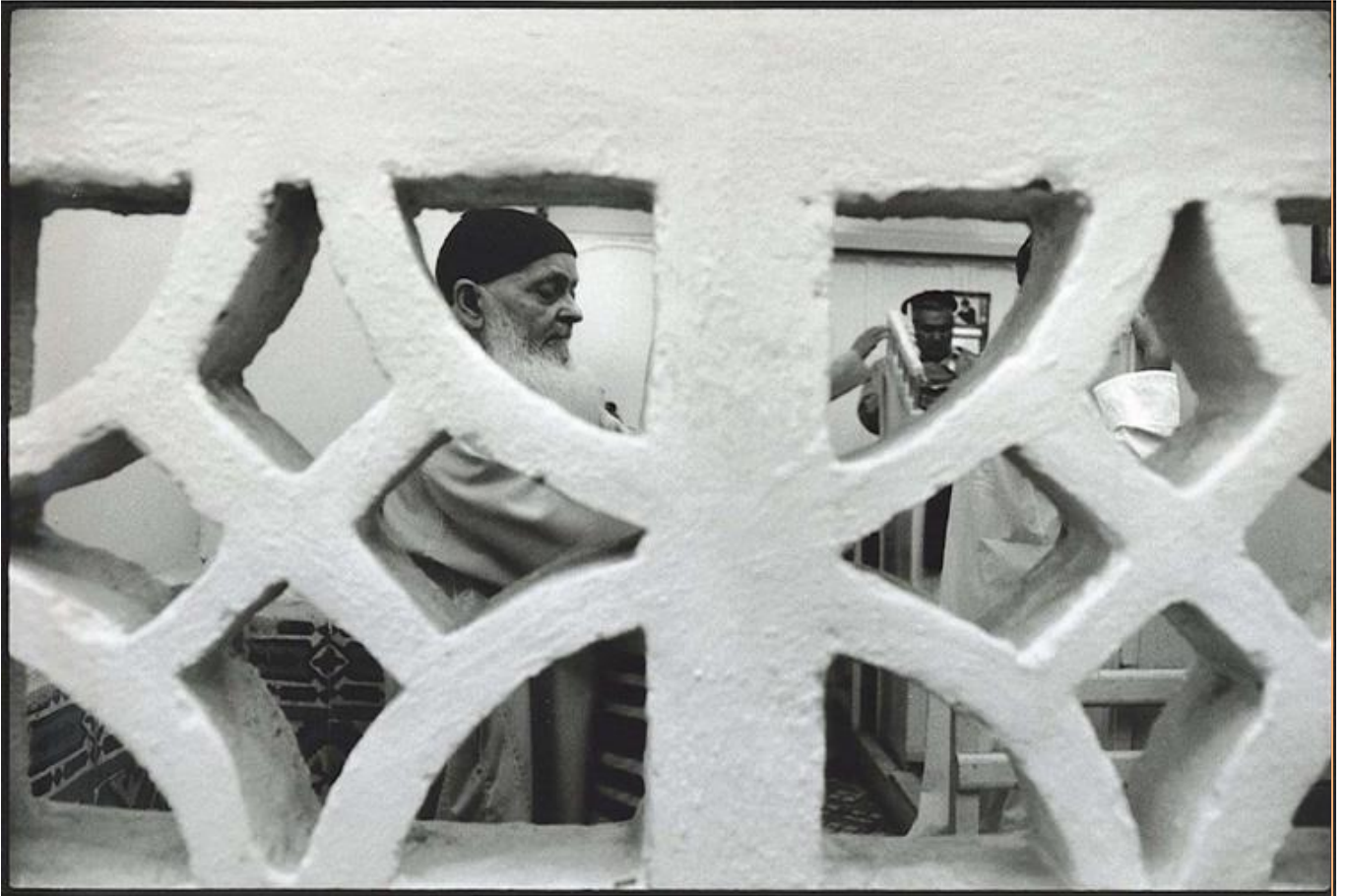
Paris, 'Hol ha Moed Pessa'h

En sollicitant l'autorisation de photographe, je réalise que les hommes n'ont rien à craindre puisque, comme on me le dit, « on ne verra pas les visages ». Qui reconnaîtra-t-on derrière le rideau ou le paravent de la *mehitza* ? Officialiser ma présence me permet aussi de faire disparaître la gêne provoquée par le « clic » de mon appareil argentique (j'utilise un appareil avec des pellicules photographiques noir et blanc). Je demeure en retrait, respectueuse du silence que requiert la prière. Je ne photographie pas *Chabbat* ni pendant les fêtes.



Paris, 'Hol ha Moed Souccot

En raison de mon héritage culturel plutôt traditionnel – je suis née à Paris de parents originaires de Marrakech -, j'ai toujours pensé « nécessaire » la séparation ; ayant remis celle-ci en question au cours de ce projet, j'en ai finalement réaffirmé l'importance ; pour autant, je récuse les séparations motivées par l'ignorance, la peur ou la confusion, qui relèguent les femmes dans des espaces confinés.



Maroc, 'Hol ha Moed Souccot

Un jour, j'ai été saisie d'un puissant sentiment d'étrangeté lorsque je me suis rendu compte que je n'avais jamais approché un *Sefer Torah*. D'où l'intensité de mon émotion, l'an passé, lors de *Sim'hat Torah*, fête de la *Torah*, dans le kibboutz orthodoxe moderne de *Shlu'hot* en Israël (où cette pratique a été instituée en 1997), j'ai été appelée à la lecture dans un espace dévolu aux femmes : le Livre saint lu par les femmes pour des femmes.

J'ai été fascinée par le monde « orthodoxe moderne » américain mais, plus encore, par les pratiques des nouveaux orthodoxes israéliens qui mettent en œuvre, au cœur de la pratique et des textes, des évolutions favorables à la Loi et aux femmes. »

Myriam Tangi pour le Voyage de Betsalel